Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 4 (1936-1937)
Heft: 3

Artikel: Slhouettes Suisses Romandes : les Diplomates
Autor: Mestral, Aymon de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-759043

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Silhouettes Suisses Romandes

Die jüngst in Bern durchgeführte und vorbildlich verlaufene Aussprache der Neuen Helvetischen Gesellschaft über kulturelle Probleme des Tessin hat erneut erwiesen, wie notwendig es für die vielsprachige Schweiz ist, dass jeder unserer Landesteile seine Kenntnis vom kulturellen Eigenleben und von der geistigen Aktivität der andern Landesteile bereichert und vertieft. In dem Masse wie die wirtschaftliche und politische Lage die zentralistischen Gewichte verstärkt, muss die Achtung vor der kulturellen Eigenständigkeit erhöht und bewusster gepflegt werden. Die kulturelle Vielfalt in der nationalen Einheit, die das geistige Wesen der Eidgenossenschaft bildet, hat zur Voraussetzung, dass jeder Landesteil vom andern ein möglichst reiches und lebendiges Bild besitze. Die N.S.R. möchte durch die Artikelserie, die in der vorliegenden Nummer beginnt, dazu beitragen. Die Absicht ist: das geistige Leben der Westschweiz in kleinen Portraits von prominenten Persönlichkeiten aus den verschiedensten Wirkungsbereichen sich widerspiegeln zu lassen. Nach den Diplomaten, denen wir bei unserem Versuch den Vortritt gegeben haben, werden wir in freier Folge weitere Schattenbilder erscheinen lassen, die jedesmal von einem andern Autor entworfen sein werden. (Die Red.)

I

Les Diplomates

par Aymon de Mestral.

Pendant la conférence de Gênes, un mot profondement injuste a fait la joie de M. Lloyd George, qui n'aimait ni les militaires, ni les diplomates: «Connaissez-vous la différence entre les militaires et les diplomates? — Les premiers ne font rien, mais ils le font tôt. Les seconds ne font rien, mais ils le font tard». A la décharge du vieil homme d'Etat gallois, il convient de dire qu'il ne connaissait guère nos diplomates suisses. En effet, ces grands fonctionnaires de la Confédération, appelés à faire de l'administration, parfois même de la diplomatie, à l'étranger, sous le contrôle des conseillers nationaux de passage, se lèvent tôt, se couchent tard et abattent beaucoup de besogne.

Dans notre pays comme ailleurs, il y a plus d'une manière de devenir Ministre. La politique, le journalisme, l'administration, l'histoire même et l'industrie peuvent y mener. Mais le moyen le plus sûr, c'est un doctorat en droit, complété si possible par des connaissances économiques. Un stage au Département Po-

litique ou auprès du Département fédéral de l'Economie publique, la connaissance des hommes et des langues et l'expérience acquise dans les légations à l'étranger font le reste.

De tout temps, les Suisses romands ont montré de l'intérêt et des dispositions pour la carrière diplomatique. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, on compte onze ministres suisses romands, dont six Genevois, deux Fribourgeois, deux Neuchâtelois et un Vaudois contre six ministres suisses allemands. Bien que le nombre des postes dans lesquels le français est encore la langue diplomatique soit en train de diminuer, il dépasse sensiblement celui des postes où l'allemand est la langue usuelle. D'autre part, bon nombre de jeunes Suisses allemands ont longtemps préféré faire un stage de quelques années seulement dans la carrière diplomatique pour rentrer ensuite dans l'entreprise paternelle. Sans prétendre éclaircir ce petit mystère psychologique, nous nous hatons d'ajouter que la Suisse allemande a de tout temps également fourni des ministres et des chargés d'affaires hors ligne. Mais à l'étranger heureusement ces différences régionales s'atténuent et s'effacent. Il n'y a plus alors qu'un ministre de Suisse, toujours prêt à accueillir, à conseiller ou à défendre ses compatriotes, avec le même sentiment de solidarité, qu'ils viennent de Schaffhouse, de Bâle, Glaris, Lausanne ou Lugano.

Comme ancien collaborateur du Département Politique à Berne, nous avons tenté de tracer ici, au gré de nos impressions et souvenirs, la silhouette de nos ministres en poste à l'étranger originaires de la Suisse romande. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, parler également des ministres venus de la Suisse allemande, ainsi que de l'active et brillante phalange des jeunes diplomates. Mais en écrivant ces lignes, nous les associons en pensée à l'hommage rendu à l'activité, au dévouement et au talent des chefs de mission que nous présentons à nos lecteurs dans l'ordre chronologique de leur nomination comme Ministre au service de la Confédération.

Avenue Hoche à Paris.

Le principal de nos postes diplomatiques en Europe. Près de 90—100 000 Suisses en France, dont 40 000 environ à Paris.

Autant d'existences et d'intérêts en jeu, sans parler des grandes questions franco-suisses. Pour mener à bien cette tâche, la Suisse possède à Paris un ministre actif, expéditif et serviable. Dr. en sciences politiques de l'Université de Genève, M. Alphonse Dunant avait déjà travaillé pendant seize ans avec son grand prédécesseur, M. Carl Lardy, à Paris, lorsqu'il fut appelé en 1917 à prendre la direction de la Légation de Suisse en France, dont il transféra le siège de la rue de Marignan à l'Avenue Hoche.

Rompu à la pratique des affaires, M. Dunant a toujours eu l'art et la chance d'être bien secondé. Il a également l'avantage de connaître à fond son monde à Paris, comme en province, où il aime à prendre contact avec les colonies suisses et les autorités locales. Au cours de ces vingt dernières années, il a vu défiler dans sa légation d'innombrables jeunes diplomates qu'il a contribué à former. Une demi-douzaine au moins de ses anciens collaborateurs sont devenus ministres de Suisse à leur tour.

Mais aux yeux de M. Dunant, un ministre ne remplit pas toute sa tâche s'il ne trouve le contact avec la colonie qui dépend de lui. C'est un domaine où il excelle. Avec sa bonhommie, son esprit d'à propos, sa mémoire des noms et des visages, il a le don de trouver la note juste, même en „Schwyzerdütsch". Par son activité, son dévouement et sa facilité d'improvisation, qui lui permet d'affronter sans frémir l'épreuve des cinquante ou soixante discours différents à prononcer chaque année devant les diverses sociétés suisses à Paris, M. Dunant est devenu le père spirituel de la colonie suisse à Paris.

Fürst Bismarkstrasse à Berlin.

Né sur les bords de la libre Sarine, à la frontière indécise entre le catholicisme et le protestantisme, M. Paul Dinichert, aujourd'hui ministre de Suisse à Berlin, est le type accompli du bilingue, dont le français est aussi impeccable que l'allemand. De son père, un industriel connu dans l'horlogerie, il a hérité l'esprit de précision et la puissance de travail, qui lui ont permis de sortir brillament de l'Ecole des sciences politiques à Paris, en même temps que M. André Tardieu.

Il n'avait que trente-deux ans en 1912 lorsqu'il fut chargé d'organiser dans les moindres détails la visite de Guillaume II en Suisse. Le jeune diplomate s'en tira si bien que trois ans plus tard, il était nommé ministre. A 35 ans, un record. Ladessus, il prend le chemin de Buenos-Aires, dont il revient en 1917 pour assumer bientôt la direction de la Division des Intérêts Etrangers. Passionné par les questions de Croix-Rouge et d'échange des prisonniers de guerre, il rendit là d'immenses services.

C'est alors que M. Motta, dont il allait devenir le conseiller et le bras droit, l'appela en 1920 à la Division des Affaires Etrangères. En treize ans, M. Dinichert parvint à en faire une division modèle, placée sous le signe de la ponctualité et de la ponctuation. Après avoir fourni dans ces fonctions un travail considérable, il se vit confié en 1933 le poste de ministre de Suisse en Allemagne, en pleine marée montante hitlérienne.

Quittant les bords de l'Aar pour les rives de la Sprée, il arrive juste à temps pour assister des fenêtres de son palais à l'incendie symbolique du Reichstag. Représentant d'un petit Etat neutre et démocratique, auprès d'un grand pays dictatorial et militaire, il se trouve aux prises avec les plus grandes difficultés pour sauvegarder les derniers vestiges de nos droits et de nos intérêts. Tâche ingrate entre toutes, dont notre presse suisse ne parait pas toujours se rendre compte. Pour y faire face, M. Dinichert a donné toute la mesure de ses qualités de caractère et de travail, en puisant dans la vie de famille les forces de renouvellement nécessaires.

Prinsessegracht à La Haye.

Une vieille demeure, pensive et calme, au bord d'un canal. De beaux meubles; d'anciennes gravures françaises. Tout ici est sobre, d'un goût très sûr. Le maître de ces lieux, M. Arthur de Pury, est un Neuchâtelois de bonne souche. Avec sa haute silhouette un peu nonchalante, il est accueillant et courtois, et représente son pays tout naturellement, par tradition et vocation.

En se penchant sur son passé, ce diplomate de carrière, grand sportif également, voit repasser les visions impériales et bril-

lantes d'avant guerre: Vienne, Berlin, Washington, Tanger, où il fonctionnait comme adjudant du colonel Müller, alors chef des forces de police internationale, puis Pétersbourg. Après un stage à Berne, il est nommé en 1917 ministre à Buenos Aires. Fort apprécié dans la colonie suisse en Argentine, M. de Pury est transféré cinq ans plus tard à la Haye. Il trouve d'emblée le ton et le contact avec ce milieu monarchique et moderne à la fois, et connait bientôt tout le monde à la ville comme à la Cour. Aussi lorsque l'affaire des zones vient devant la Cour permanente de justice internationale, M. de Pury est-il à même de rendre de précieux services à la délégation suisse. C'est grâce à lui également que bon nombre d'étudiants et de professeurs suisses vont chaque année suivre les cours de vacances de l'Académie de droit international à la Haye, où ils trouvent le meilleur accueil auprès de notre Légation.

Hillyer Place à Washington.

Un homme heureux, auquel tout réussit: la politique, le mariage, la diplomatie et l'histoire. Comme les Habsbourg, cet ancien membre du parti démocrate de Genève a réglé élègamment par la voie matrimoniale un problème d'ordre politique, en épousant la fille de M. Lachenal, ancien président de la Confédération, la figure la plus marquante des radicaux genevois. Par reconnaissance envers son nouveau parti, qui l'envoya siéger à Berne au Conseil National, il a pris les allures de ses dirigeants, gens aimables, souples et cultivés.

Nommé ministre de Suisse aux Etats-Unis en 1919, M. Marc Peter a su y acquérir une situation personelle et mondaine en vue. Fort hospitalier et prévenant, il est parvenu à faire de la Légation suisse à Washington un véritable centre, aussi recherché de ses compatriotes que de la société diplomatique et américaine. Esprit cultivé, élégant; beaucoup de charme et de distinction. Grand bibliophile, M. Peter est également historien de valeur. Ses deux principaux ouvrages: «Genève sous la révolution» et «Une amie de Voltaire: Mme. de Gallatin» sont fort appréciés des connaisseurs. Mais s'il s'intéresse au passé, il suit de près les questions actuelles. C'est grâce à ses efforts persévérants que l'échange d'étudiants entre la Suisse

et les Etats-Unis a été organisé et fonctionne à l'entière satisfaction des intéressés.

Au palais d'Axel Fersen à Stockholm.

Comme les déesses de l'antiquité, notre ministre actuel auprès des trois royaumes scandinaves parcourt le monde dans un nuage de fumée. Causeur brillant, observateur perspicace, M. Charles Lardy est grand fumeur et grand voyageur. Bien qu'il ait en lui l'étoffe d'un journaliste, d'un historien et d'un artiste, c'est par vocation et tradition qu'il a embrassé la carrière diplomatique, à laquelle feu son père, M. Carl Lardy, un des plus grands ministres que la Suisse ait compté, l'avait admirablement préparé.

M. Charles Lardy a mené l'existence cosmopolite et nomade des diplomates, à Londres, Washington et Rome. En 1920, il quitte Berne pour Tokyo comme ministre de Suisse au Japon où, trois ans plus tard, il échappe par miracle à la mort lors du tremblement de terre, qui engloutit ses collections. Aujourd'hui installé dans l'ancien palais du beau Suèdois qui sut gagner le coeur de la reine Marie-Antoinette, il s'est employé avec succès à faire connaitre les arts et les artistes suisses en Suède.

La carrière ne l'a point blasé. Il est demeuré spontanné et libre, aussi à l'aise parmi les paysans des environs de Châtillon, l'ancienne campagne de famille dans le canton de Neuchâtel, où il revient passer ses vacances, que dans les salons de l'aristocratie suèdoise. Pendant ses heures de loisir, il dessine et peint avec bonheur et apprend le japonais ou le suèdois en se jouant. Mais tant de dons ne le distraient pas de son métier. Ses rapports politiques en particulier sont un modèle du genre, par la connaissance des hommes et des choses de l'étranger qu'ils dénotent, et leur tour alerte et original. Fils de ministre, lui-même ministre, M. Charles Lardy est le frère de notre Consul général à Shanghai.

Square du Frère Orban à Bruxelles.

Tous les chemins mènent à Rome. Mais c'est en écrivant «L'histoire du Simplon sous le Premier Empire» avant d'éclaircir „Le Mystère de Naundorf» qu'un archiviste paléographe gene-

vois, M. William Frédéric Barbey, ancien élève de l'Ecole des Chartes à Paris, a trouvé le chemin de la Légation de Suisse à Bruxelles. Après un stage d'un an au Département Politique, il s'installait en décembre 1918 comme chargé d'affaires en Belgique, où le prestige de son beau-père, M. Gustave Ador était considérable, en attendant d'être nommé ministre au mois de novembre 1920. En lui, notre pays possède un représentant affable, cultivé et bien en Cour, dont les Suisses de passage apprécient l'accueil bienveillant et courtois.

Rue Smolna à Varsovie.

Une carrière unie, harmonieuse. Grâce à son nature profonde, bienveillante et désintéressée, M. Maxime de Stoutz, aujourd'hui ministre de Suisse en Pologne, a le don de créer autour de lui une atmosphère de confiance et de collaboration. Diplomate très fin et averti, ayant passé tour à tour par les postes de Londres, Tokyo et Paris, il est envoyé en 1925 comme ministre à Madrid. Appelé en 1932 à succèder à M. Dinichert comme chef de la Division des Affaires Etrangères à Berne, M. de Stoutz s'est partout distingué par la qualité de son travail, la justesse de son jugement et son tact naturel.

Connaisseur éclairé de Bergson, il allie la culture philosophique à l'amour de la musique et possède le sens de l'humour. Chez lui, l'homme est égal au diplomate. Sa qualité de vie ne le cède en rien à la qualité de son travail. Une personalité attachante et discrète, qui attire par son élègance et gagne par sa bonté, sans chercher à s'imposer.

Calle Uruguay à Buenos-Aires.

Siège d'une représentation diplomatique qui s'étend à la République Argentine, au Chili, à l'Uruguay et au Paraguay. Mais aussi une étape presque indispensable pour la plupart de nos ministres appelés à faire carrière en Europe. Aujourd'hui l'heureux titulaire de ce poste envié est M. Emile Traversini, de Chailly sur Clarens, actuellement le seul ministre vaudois au service de la Confédération. Ancien Bellétrien. Silhouette élégante. Voix bien timbrée. Affable et courtois. Se sent comme

chez lui à Buenos-Aires, où il a fait ses premières armes comme chargé d'affaires pendant la guerre.

Bien qu'il ait beaucoup voyagé, il est parfaitement insensible au pittoresque de la nature. Comme il parle fort bien et excelle au bridge, il est capable de traverser un pays sans le remarquer, si l'ardeur du soleil par exemple l'oblige à baisser les stores de son compartiment. En revanche, il possède une bonne culture littéraire. C'est un homme qui demeure fidèle à ses amitiés.

De son canton d'origine, il a reçu en partage beaucoup de bon sens. Son jugement est sûr. Aussi éloigné du bluff que de l'arrivisme, il est l'homme opportun, dont le rapport parvient juste au moment voulu. Aime son métier qu'il possède à fond. Lorsqu'il revient au pays pour ses vacances, M. Traversini regagne au plus vite son coin natal, dans la belle contrée de Clarens, à laquelle il est demeuré profondément attaché.

Istanbul-Ankara.

Un homme actif, sociable et sportif. Se jette dans le travail avec le même ardeur, le même plaisir aussi, qu'il éprouve à plonger dans les eaux du Bosphore ou de la Marmara. De bonne heure, M. Henri Martin s'est orienté vers les questions économiques. Intelligence souple et déliée, sans cesse en éveil. De l'imagination. Aussi à l'aise dans le monde des chiffres que dans celui des images. Frère d'un grand journaliste européen, il écrit également avec une extrême facilité. Beaucoup d'allant et d'initiative dans le travail. En société, un véritable animateur. Sa légation de la rue Sira-Selvi à Stamboul était une merveille de goût et la plus accueillante qui fût. En poste, en voyage, comme en vacances, M. Henri Martin a le don de saisir les occasions au vol. Au demeurant très humain, sensible et plein d'attentions.

Au cours de sa carrière, qui l'a conduit tour à tour à Berlin, Paris, Washington, au Canada comme Consul général de Suisse à 33 ans, puis à Londres comme attaché commercial, il a acquis une expérience des affaires, une connaissance des questions économiques en particulier, qui lui ont permis de rendre les plus grands services aux membres de notre colonie suisse en Tur-

quie, dont les droits de propriété étaient gravement menacés par suite de la suppression des capitulations. Chef de la mission diplomatique suisse en Turquie en 1925, puis ministre dès 1928, il est également accrédité depuis 1935 auprès du Gouvernement égyptien.

Strada Pitar Mos à Bucarest.

Sous un masque correct et glacé comme une carte de visite, notre ministre actuel en Roumanie abrite une nature riche en contrastes, comme le petit pays traditionaliste, frondeur et vivace, dont il est originaire. Bien qu'il ait la vocation d'un critique littéraire et d'un écrivain, M. René de Weck, de Fribourg, a eu l'art et la sagesse de s'imposer la discipline, le contre-poids d'une profession, dans laquelle ce juriste aux vues nettes et ce causeur passé maître dans l'art de conter les anecdotes pût affirmer sa personalité sans nuire à son talent. Comme plusieurs écrivains français, de Gobineau à Paul Morand, il a choisi la carrière diplomatique. Après seize ans d'un travail intensif à la légation de Suisse à Paris, il a pris en 1933 le chemin de la Roumanie, où il représente notre pays, avec un droit de regard sur la Grèce et la Yougoslavie.

Mais malgré ses succès dans la carrière, il est demeuré fidèle à son vocation littéraire. Dans ses chroniques au «Mercure de France», il a révélé au public français plus d'un écrivain de la Suisse romande. Ses sympathies, comme ses antipathies, sont vives et tenaces. Peu tendre pour C. F. Ramuz, il a criblé de ses traits l'ombre inquiète d'Amiel. Quant au roman, il a débuté par «Le Roi Théodore» ou l'aventure d'un prétendant au trône de Corse. «Jeunesse de quelques-uns», puis «Un Fou revient parmi les Sages» évoquent la vision indulgente, catholique et mondaine des désordres moraux d'une petite ville à l'ombre de la crosse épiscopale. Et par là, il a certainement contribué à enrichir le patrimoine littéraire de la Suisse romande.

*